EN COUVERTURE Avec une dizaine de plantes – frangipanie basilic sauvage, santal... ces femmes de Fatu Hiva confectionnent des kumu hei. Ces «bouquets d'amour» au parfum entêtant se portent dans POLYNÉSIE Le rêve des Le lointain archipel, dernière escale de Gauguin et Brel, fascine par sa beauté. Un symbole de sérénité? En réalité, ici, ni lagons ni récifs, mais une nature tout en reliefs, à l'image du caractère des Marquisiens. DOSSIER COORDONNÉ PAR ALINE MAUME. PHOTOS DE JULIEN GIRARDOT Marquises









Le réveil de l'âme marquisienne

PENDANT 150 ANS, LA CULTURE DE CET ARCHIPEL A ÉTÉ RÉDUITE AU SILENCE: LES CHANTS, LES DANSES, LA LANGUE ET MÊME LES TATOUAGES AVAIENT ÉTÉ INTERDITS PAR LES COLONS FRANÇAIS ET LES MISSIONNAIRES. LES INSULAIRES FONT AUJOURD'HUI RENAÎTRE LEUR IDENTITÉ.

PAR ALINE DARGIE ET ALINE MAUME (TEXTE)

sifs, les hommes sont campés sur leurs jambes largement ouvertes. Leur corps tatoué est trempé de sueur, leurs pieds nus, enduits de boue... Comme les cochons sauvages qu'ils miment et dont ils imitent les grognements. Sur l'île d'Ua Pou, à 1500 kilomètres de Tahiti et des suaves ondulations du tamure, la danse du cochon, haka puaka, est l'un de ces rituels hérités du fond des âges qui témoignent de l'originalité et de la force de la culture marquisienne. Les danseurs se produisent ce soir de février devant une centaine de passagers de l'Aranui 5, le cargo qui dessert et ravitaille l'archipel deux fois par mois depuis Tahiti. Jean-Louis Kohumoetini, alias Rasta, visage traversé d'une tempe à l'autre par une large bande de peinture noire, bondit hors de scène, atterrit à quatre pattes face à une touriste pétrifiée et lui lance : «Kai te tae kai !», «Je vais te manger toute crue!» Ravi de son effet, le jeune homme

décoche un sourire charmeur au public et rejoint les autres pour une séance photo. Que sont venus chercher ici ces voyageurs occidentaux, métropolitains pour la plupart, médusés par cette virile démonstration des coutumes locales qui fait davantage écho aux pratiques cannibales des anciens Marquisiens qu'aux lascives vahinés de Paul Gauguin? L'illusion d'un paradis à la nature intacte? Le spectre du «bon sauvage», dont le mythe fut répandu en Europe par les voyages de Bougainville?

Les fantasmes liés aux Marquises, archipel du Pacifique le plus éloigné de tout continent, ont longtemps pris racine dans les récits des Européens qui y firent escale, comme Alvaro de Mendaña ou Victor Segalen. Peuplé depuis le VII^e siècle, «découvert» par les navigateurs espagnols au XVI^e siècle qui le nommèrent Marquises, il diffère à plus d'un titre du reste de la Polynésie française. A commencer par sa géographie, ode à la verticalité. Ici, point d'atolls ni de lagons tur-

quoise, mais des îles hautes jaillissant de l'océan en flèches acérées et pitons de basalte, des vallées émeraude taillées au scalpel, des cascades dévidant leur strass à flanc de falaises, des baies échancrées au sable d'un noir d'obsidienne... Ces reliefs for-

gés par les volcans tranchent radicalement avec les autres paysages polynésiens, car ils sont, à l'échelle géologique, les plus jeunes de la région. Les Marquisiens se distinguent encore par leur langue, différente du tahitien, par le raffinement de leurs sculptures et la sophistication de leurs tatouages. Et même par leur

Mata

A la fois «visage» et «yeux».
L'œil est un symbole
très important dans l'art
marquisien (notamment
dans les tatouages),
car il est associé aux dieux
et aux ancêtres. Ainsi,
l'expression mata tetau,
que l'on pourrait traduire
par «conter les yeux»,
signifie qu'on récite sa
généalogie, qu'on raconte
l'histoire de sa famille.

mythe fondateur, qui raconte comment, aux origines du monde, le dieu Oatea et son épouse Atuana bâtirent l'archipel comme on construit sa maison, avec «deux piliers» (ua pou, en mar-

quisien), une «poutre faîtière» •••

«Nous sommes des enfants de la Terre des hommes. Hommes fiers à jamais»

••• (hiva oa), une «charpente» (nuku hiva) et un toit de «palmes tressées» (fatu hiva). Les travaux achevés, «l'aube» (tahuata) pointa à l'horizon tandis que l'air s'emplissait du «chant de l'oiseau» (mohotani). Restait à creuser un trou pour servir de «réserve» (ua huka). Alors le soleil se leva et ruissela sur les îles ainsi faconnées – et nommées – par des divinités amoureuses.

Or les Marquisiens entendent aujourd'hui reprendre le fil de leur

> histoire. Pas évident quand on sait que l'archipel a traversé une longue nuit de 150 ans, dont il est sorti dépouillé de la plupart de ses habitants [voir encadré «Repères»], de sa langue, de ses crovances, de ses chants, de ses ornements corporels, de ses instruments de musique, par la colonisation et la chris-

Equivalent de «maître». Spécialisés dans l'art ou les rites religieux, les tuhung, artisans experts, recevaient leur don des dieux et occupaient une place honorifique au sein de la société. Ils étaient, par exemple, chargés de tresser des éventails prestigieux ou de graver des obiets sacrés tianisation. Depuis une trentaine

Tuhuna

d'années, les insulaires cherchent à renouer avec leur identité d'avant l'arrivée des Européens, avec leur langue, leurs chants, leurs danses et le savoir des tupuna (les ancêtres). Une reconstruction identitaire plus qu'un retour aux sources. Tant de choses ont été perdues sur la terre des hommes, Te Fenua Enata, comme ses habitants l'appellent...

Sur les 80 000 à 100 000 habitants des Marquises à la fin du XVIII^e siècle, il n'en restait plus que 2 000 à l'aube du XX^e siècle, décimés par les maladies apportées par les colons. L'amiral Dupetit-Thouars, qui s'empara en 1842 de l'archipel pour le roi Louis-Philippe – en faisant la première colonie française du Pacifique –, avait glissé dans un de ses rapports : «En leur créant des besoins, nous nous rendrons nécessaires.» Les missionnaires arrivés peu avant le navigateur avaient converti – avec peine – les insulaires au catholicisme. Et le ministre Guizot avait loué «leur périlleux travail sur les indigènes anthropophages». Les prêtres bataillaient contre les traditions locales, prohibant les patu tiki (tatouages), les pahu (tambours), les pu tona (conques) et bâtissant leurs églises à l'emplacement des meàe, les anciens lieux de culte. «Les Marquisiens ne pouvaient pas faire autrement que d'accepter la religion catholique et l'administration française, affaiblis qu'ils étaient par la chute terrible de la démographie», explique l'anthropologue Edgar Tetahiotupa, membre de l'Académie marquisienne, créée en 2000. Avec la disparition des anciens s'évanouissait peu à peu la mémoire d'une civilisation.

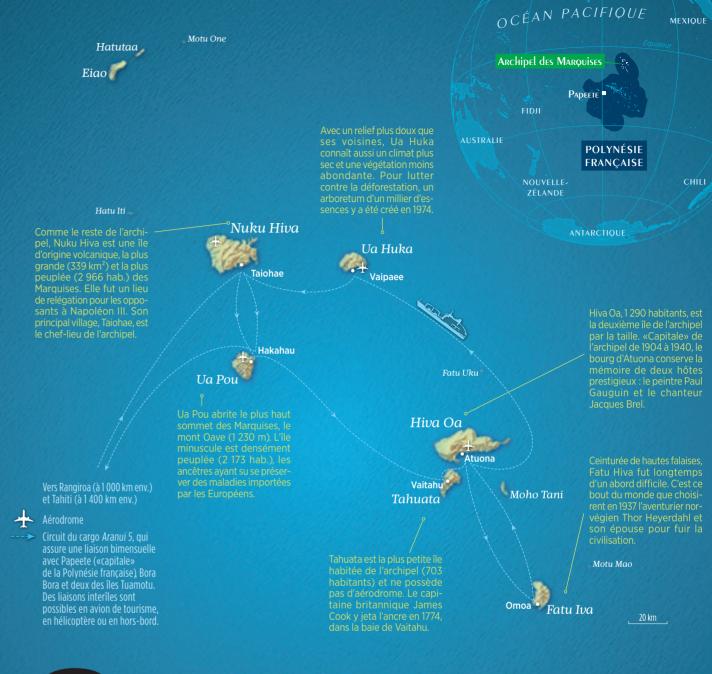
C'est un missionnaire qui a contribué à sauver la langue

Sur la côte sud d'Hiva Oa, la mer se faufile, bleu cobalt, dans l'étroite baie d'Atuona, assoupie sous un épais manteau de cocotiers, de frangipaniers, de fougères et d'arbres à pain. Là, dominé par le mont Temetiu, le collège Sainte-Anne, créé en 1964 par les sœurs de la congrégation de Saint-

comme «l'école des sœurs», accueille une classe de musique particulièrement populaire. Les ados y apprennent le piano, la guitare mais aussi les chants marquisiens. Parmi leurs profs, une star locale: Casimir Utia, 30 ans, carrure de rugbyman et guitariste du groupe Takanini («Etre étourdi après avoir reçu un coup de cassetête», en marquisien), qui mixe reggae, pahu et ukulélé. Une apprentie choriste entonne une chanson, tandis que les élèves d'autres classes s'agglutinent aux fenêtres et à la porte, comme des groupies. Créé en 2011, Takanini est devenu un phénomène, bien au-delà de l'archipel : un documentaire, Ananahi demain, primé au festival international du film insulaire de Groix, en Bretagne, lui a été consacré en 2013, et une tournée l'a conduit en métropole en 2016. A l'origine du groupe, un natif de Nuku Hiva à la voix de feu, Sylvestin Teikiteetini, alias Poiti, 30 ans, cousin de Casimir. Selon ses camarades, le chanteur de Takanini est illuminé par les tupuna, les ancêtres. En 2011, son tube Kamave avait défrayé la chronique car il y taclait - en marquisien - l'autorité de l'Eglise: «Nous sommes des enfants de la Terre des hommes. Hommes que nous sommes, fiers à jamais. [...] La peau des étrangers frissonne devant nos richesses ancestrales [...] De quel droit l'évêque peut-il nous dire de faire comme ci ou comme ca ?» Dans un archipel de 9 000 habitants qui compte 90 % de catholiques, où la croix a historiquement précédé le drapeau français, autant dire que la pilule est mal passée. «Nous nous sommes fait beaucoup d'ennemis localement avec cette chanson, se souvient Poiti. Mais ca s'est arrangé et je chante même parfois dans les églises. L'acoustique est formidable !»

Joseph de Cluny et connu de tous

Ironie de l'histoire, c'est un missionnaire pas comme les autres qui a contribué à sauver la culture marquisienne. Monseigneur Hervé-Marie Le Cléac'h, grandoncle du navigateur Armel Le Cléac'h et chantre du concile •••



- UN ARCHIPEL QUI REVIENT DE LOIN

es générations durant, remontant d'île en île les premiers Polynésiens accostèrent aux Marquises vers l'an 600. Dès lors s'établit une société dont on découvre aujourd'hui qu'elle était extraordinairement structurée. Chaque vallée abritait un clan où régnait un chef (homme ou femme), lequel était entouré de grands prêtres (taua) chargés du lien avec les dieux et de l'organisation des sacrifices

et complexe, les Marquisiens vivaient dans un monde où chacun avait une place précise guerriers, sculpteurs, tatoueurs, pêcheurs, musiciens, danseurs, Un monde qui intrigua les premiers visiteurs, d'abord Espagnols au XVIe siècle puis, aux XVIII^e et XIX^e siècles, Anglais, Français, Russes et Américains, accompagnés de missionnaires et de commerçants attirés par le santal et les cétacés. La vie des enata - «hommes» natifs de l'archipel – commença à s'altérer. humains. Produisant un art raffiné Les chefs marquisiens et prêtres

eux-mêmes optèrent en nombre 20 000 habitants vers 1830, les pour le «renouveau» européen, et malgré les résistances dans les vallées isolées, la religion catholique s'enracina. Peu à peu, les lieux de culte traditionnels. innombrables, retournèrent à la brousse. Les luttes de pouvoir, l'alcoolisme. les armes à feu. mais surtout les maladies importées par les Européens provoquèrent une chute de la démographie. 100 000 habitants vivaient sur ces îles à l'époque du passage de James Cook, à la fin du XVIII^e siècle. Arrivées à environ l'Unesco dans les années à venir.

Marguises n'en comptaient plus que 5 264 en 1887 et 2 094 en 1926! Aujourd'hui, la population s'élève à 9 000 individus, dont presque la moitié sur les deux îles principales, Nuku Hiva et Hiva Oa. Les nombreuses découvertes archéologiques réalisées depuis les années 1970 ont aussi entraîné un sursaut culturel. Les sites les plus spectaculaires comme celui d'Hatiheu à Nuku Hiva pourraient entrer sur la liste du patrimoine mondial de





Depuis sa chaire en forme de proue de pirogue, le curé de Hakahau, à Ua Pou, déclame son homélie de Pâques.

Tiki

Statues anthropomorphes.

Sculptées dans le bois, la pierre, l'os, la nacre ou

le corail, elles représentent

des génies protecteurs.

mi-homme mi-dieu. Thème

clé de l'art marquisien,

le corps humain, souvent

asexué, est très stylisé, avec

une tête proéminente, des

yeux immenses, une large

bouche et des jambes massives, souvent fléchies.

••• Vatican II, fut l'évêque des Marquises de 1973 à 1986. En dé-

> œuvré au renouveau de leur culture en créant, en 1978. Motu

Haka, la fédération culturelle et environnementale des îles Marquises. Objectif : collecter auprès des anciens la mémoire des chants, des danses, des légendes, des savoir-faire. Neuf ans plus tard naissait Matavaa o te Fenua Enata, le festival des arts des Marquises. Biennal, il est devenu le pilier de

Chaque île, chaque village, a sa troupe de danse et son groupe de chant

la reconstruction identitaire de l'archipel. L'édition du trentenaire, organisée en décembre dernier à Tahuata sur le thème de «haatupu a'e», «Que la culture croisse et vive!», a déclenché une minipolémique, le hakaiki (le maire), Felix Barsinas avant décidé de faire construire une estrade de bois en guise de scène. Sur sa page Facebook, le groupe Te Eo, qui milite pour la préservation de la langue et de la culture, a lancé un pavé dans l'océan : «Danser le haka marquisien sur une scène en bois? Une blague? En plus de coûter des millions [de francs Pacifique] inutiles, la scène priverait les danseurs de ce contact essentiel et vital avec la terre-mère, te èno henua.»

Il faut partir à Tahiti deux mois avant l'accouchement

Felix Barsinas, figure du pouvoir local puisqu'il est aussi président de la Codim, la communauté de communes des îles Marquises, créée en 2010, a rétorqué qu'il ne fallait pas «fermer la porte à la modernité». Une querelle futile, mais qui en dit long sur l'enjeu culturel aux Marquises, un sujet loin du folklore... Aujourd'hui, chaque île, chaque village, a sa troupe de danse, son groupe de chant, son association d'artisans. De cet élan est née, il v a dix-huit ans, l'académie marquisienne Tuhuna Eo Enata, qui s'est donnée pour mission de sauvegarder et d'enrichir la langue, dans un archipel où les deux tiers de la population parlent le marquisien en famille, selon l'Institut de la statistique de la Polynésie française.

«Partout dans le monde, les enfants connectés grandissent dans une même monoculture qui n'a pas de nom», déplore Casimir Utia, le guitariste de Takanini. Son cousin Poiti, lui, espère «un retour aux racines et le déclin de l'obsession consumériste.» Aux Marquises, tout le monde n'achète pas ce discours qui plaide pour la décroissance en mode insulaire... Poiti et ses camarades en sont conscients, mais se sentent investis d'un devoir : «On veut faire ouvrir les veux aux anciens, à ceux qui ne croient pas que notre culture commence à être oubliée, explique le leader du groupe. Certains nous traitent de diables, parce qu'on dit la vérité. Je ne sais pas pourquoi ils ferment les yeux.»

Mais l'enclavement et les difficultés économiques pèsent aux Marquisiens, c'est pourquoi tous ne partagent pas cette urgence à sauver la culture locale. Car l'envers de la carte postale, ce sont aussi des îles très distantes de l'administration, centralisée à Tahiti. «Nous pourrions faire beaucoup de choses, nous avons beaucoup d'idées, mais nous sommes pieds et poings liés car toujours suspendus au bon vouloir de Tahiti», regrette Debora Kimitete, la présidente de Motu Haka. Et la liste des griefs est longue, sur ce territoire oublié: desserte maritime et aérienne insuffisante, un seul hôpital - en manque d'effectifs - à Taiohae, la «capitale» des Marquises, sur l'île de Nuku Hiva. Et pas d'hélicoptère en cas d'urgence. La quasi-totalité des Marquisiennes font ainsi trois heures et demie d'avion, •••



A Omoa, sur Fatu Hiva, Tutana Tetuanui-Peters a créé la Maison Grelet, où elle expose de l'artisanat marquisien, comme ces ustensiles de cuisine.



Ces jeunes de Fatu Hiva s'initient à la pratique du vaka, la pirogue traditionnelle à balancier des Polynésiens. Une école de vaka a même été créée à Ua Pou.

barquant dans des îles où les habitants ne communiquaient plus dans leur propre langue, ce natif du Finistère se souvint des coups de pied au derrière qu'il recevait, enfant, quand il parlait breton et pas français. L'homme traduisit la bible et la liturgie en marquisien, fit entrer les tambours dans les

églises, v convia la sculpture locale et renomma le diocèse Te Fenua Enata. Mort à Tahiti en 2012, à 97 ans, l'évêque reste, pour les paroissiens, teikimeiteaki a punatete, «le prince venu du ciel».

De leur côté, les Marquisiens ont

16 GEO GEO 17

Interview

Les fonds marins recèlent des spécimens d'algues et de coraux uniques

••• souvent à deux mois du terme, pour accoucher à Tahiti. loin de leur famille. Sortis du collège, les jeunes qui souhaitent poursuivre leurs études sont, eux, contraints de quitter l'archipel, qui ne compte qu'un seul lycée professionnel – sur Hiva Oa –, pour aller étudier en internat à Tahiti. Livrés à eux-mêmes dans la ville de Papeete, sans attaches, coupés de leurs repères, beaucoup finissent par abandonner. Résultat : 41 % des Marquisiens n'ont aucun diplôme, selon l'ISPF. Les moins de 30 ans représentent la moitié des habitants – même si la population tend à vieillir – et sont les plus frappés par un chômage qui touche 30,6 % des actifs, le taux le plus élevé de toute la Polynésie. Les débouchés se concentrent essentiellement dans le secteur public (60 % des salariés). Le tourisme, surtout alimenté par les croisiéristes, se développe, mais le nombre de chambres disponibles aux Marquises représente pour le moment seulement 1 % du total de la Polynésie française.

Promesse d'avenir ou désastre écologique programmé ?

Faire entendre la voix des Marquises auprès de Tahiti, c'était l'un des objectifs de la Codim, la communauté de communes des îles Marquises, lorsqu'elle fut créée en 2010. En 2011, elle a soutenu une campagne océanographique de reconnaissance dans les eaux de l'archipel, jusqu'à présent très peu explorées, menée par l'Agence des aires marines protégées – un organisme public basé

Marquisiens. La campagne recut d'ailleurs un nom local : Pakaihi i te Moana, «Respect de l'océan». En quatre-vingts jours de plongée, les chercheurs ont découvert des spécimens (d'algues et de coraux notamment) encore jamais observés et ont remarqué une forte présence d'espèces endémiques, dans une proportion proche de celle d'Hawaii, parmi les plus élevées du Pacifique. Bref, un trésor. Sauf que ces eaux, qui abritent des réserves halieutiques presque intactes, aiguisent les appétits. Et tandis que Motu Haka milite depuis les années 1980 pour l'inscription de l'archipel sur la liste du patrimoine mondial (le dossier devrait être à nouveau soumis à l'Unesco en 2018) et la création d'une aire marine protégée de 700 000 kilomètres carrés, la Codim, de son côté, soutient un projet de pêche industrielle, baptisé Hiva Toa, qui est loin de faire l'unanimité. A l'origine de cette vaste entreprise, un investisseur tahitien, Eugène Degage. Son objectif: monter une flotte d'une soixantaine de navires, exclusivement polynésiens, pour pêcher chaque année 3 000 tonnes de thon rouge, destinées à finir en sashimis sur les tables asiatiques. A la clé, la possible création de 600 emplois directs, prioritairement pour les locaux. Promesse d'avenir ou désastre écologique programmé? Les Marquisiens, adeptes de la pêche artisanale, sont partagés. En octobre, ils étaient 600 à manifester contre le projet à Hiva Oa et 800 à Papeete, et ont fait passer une •••

à Brest - sous l'œil attentif des



lariaki, arusan de la vallée d'Hanavave, à Fatu Hiva, sculpte un tiki dans du bois de rose. Un objet destiné à l'exposition des arts marquisiens organisée chaque année à Papeete.

Les esprits veillent sur les fouilles 77

rchéologue à l'Institut de recherche pour le développement (IRD) et fin connaisseur de la civilisation marquisienne, Pierre Ottino-Garanger a mené dans l'archipel de nombreux chantiers, dont la mise au jour du très beau site de Hatiheu (qui compte sept tohua, de grandes places communautaires traditionnelles), à Nuku Hiva. «Un travail de scientifique, bien sûr, mais pas seulement», dit-il. Car ici, le passé est toujours vivant. Et explorer les sites, les rites anciens, redécouvrir les tikis, ces figures sculptées si importantes dans l'archipel, revient à dévoiler l'âme des Marquisiens d'aujourd'hui.

GEO Dégager les vestiges vous prend parfois plusieurs années ; vous y associez la population... Est-il exact de dire que l'archéologie n'est pas un sport anodin aux Marquises ?

Pierre Ottino-Garanger Il est vrai qu'ici, les vieilles pierres sont vivantes. Les sites anciens font vraiment partie de la vie de ces îles, ils ne sont pas seulement de belles ruines et un précieux témoignage historique pour comprendre une civilisation. Les gens savent instinctivement ce que représentent ces lieux, même quand ils sont couverts par une épaisse couche de végétation, même quand aucun sentier n'y mène... Ils respectent ces sites qui ont gardé un pouvoir particulier, une aura. Aujourd'hui encore, un Marquisien n'entrera pas sur une plateforme sacrée [jadis réservée aux sacrifices et aux offrandes] sans une certaine prudence, voire de la méfiance. Alors, quand un scientifique arrive de l'extérieur pour procéder à des fouilles, mieux vaut ne pas y aller à la tronçonneuse et au bulldozer... Les esprits nous surveillent! On dit d'ailleurs que chaque pierre a un mata, un œil. Même la végétation fait par-

tie du site. Quand on débroussaille, il faut faire attention : les grands arbres, comme les banians qui poussent au milieu des terrasses, ne sont pas un accident de la nature. Ce sont des éléments à part entière du sanctuaire. D'ailleurs, les racines, les troncs creux servaient à abriter les ossements des morts, c'est dire s'il faut éviter d'y toucher!

Aujourd'hui, 90 % des Marquisiens sont catholiques. Ils n'ont donc pas rompu avec les rituels d'antan?

Ces vestiges continuent de jouer un rôle dans le paysage mental, ce qui prouve que la population n'a jamais coupé le lien avec son histoire ancienne. On parle beaucoup de l'acculturation liée à la présence des missionnaires et des colons européens. On ne peut pas nier le phénomène, mais il reste quelque chose d'autrefois dans la façon de vivre, de se déplacer et de regarder son environnement. Il y a eu comme une transmission invisible d'éléments ancestraux.

En quoi les tikis, ces impressionnantes statues anthropomorphes, sont-ils une figure centrale de la civilisation marquisienne?

La plupart de ceux qui sont arrivés jusqu'à nous sont sculptés dans le keetu, le tuf volcanique, et le basalte. Cela fausse peut-être un peu notre perception des choses : des tikis, il v en avait aussi beaucoup en bois. en os, en ivoire marin, et ils pouvaient être de toute taille, d'à peine plus d'un centimètre à près de trois mètres. Aux Marquises, chacun vous dira encore qu'il faut les approcher (et encore plus les manipuler) avec précaution car ils sont toujours chargés de mana (la puissance intérieure). Bref, malheur à qui ne les respecte pas! Dans ces sculptures, ce qui saute aux yeux, c'est l'exagération de la taille de la tête et des yeux, justement : pour moi, nous sommes en présence d'une civilisation du regard. Se taire et observer, c'est très marquisien! Ce n'est pas un hasard si, dans la langue locale, le mot ite veut dire à la fois «voir» et «savoir».

Y a-t-il un renouveau de la culture traditionnelle? Je suis toujours gêné par l'idée d'un «renouveau» ou d'une «redécouverte». Quand on passe du temps dans les vallées, on se rend compte que cette culture ne s'est jamais perdue. Ce qui est fascinant ici, c'est qu'il n'y a pas besoin d'avoir les connaissances d'un savant pour comprendre intimement son environnement. Chacun sait d'instinct ce que sont ses racines, ce que disent les vestiges, même si depuis les années 2000, je constate plutôt une perte progressive de cette connaissance.



L'artisanat n'est-il pas pourtant de plus en plus renommé ?

A partir des années 1950, c'est vrai, il a opéré un retour remarquable. La sculpture sur bois, d'abord, qui est devenue une source de revenu pour certains et aussi un vecteur de diffusion de cette culture, puis du tatouage. Gauguin parlait déjà de la façon dont les Marquisiens voient l'objet, de cette harmonie dans le geste créatif, la façon d'apposer les motifs. Ce qui m'étonne toujours, c'est qu'un jeune qui n'a jamais sculpté va savoir comment s'y prendre : c'est en lui, comme une seconde nature.

Propos recueillis par Sébastien Desurmont

18 GEO **19**



EN COUVERTURE I Les Marquises

Paepae

Plateforme rectangulaire.

Constituée de gros blocs

de basalte, elle servait

de base aux maisons

comme aux sites sacrés

(meàe). Avantage:

le sol des habitations

- construites en bois

et en palmes – ne se

transformait pas en boue

lorsque des pluies

torrentielles s'abattaient

sur l'archipel.

Popoi

Le «pain du Marquisien».

Cette pâte est obtenue

à partir du fruit de l'arbre

à pain, appelé là-bas mei.

La recette? Broyer la pulpe

avec un pilon de pierre,

puis la laisser fermenter

sous la terre. Le pōpoi a

longtemps constitué

l'aliment de base des îliens.

avec la noix de coco, le taro, les poissons

et les crustacés.

••• lettre à Nicolas Hulot, le ministre de la Transition écologique, dans un contexte où 96 % des stocks de thon rouge ont disparu du Pacifique depuis 1952, selon le rapport 2016 du Comité scientifique international pour les thonidés. Une pétition, toujours en ligne, a récolté 10 500 signatures. A la Codim, on minimise l'importance de la contestation : «Ceux qui contrent le projet sont pour la plupart des métropolitains, assurait Benoît Kautai, hakaiki de Nuku Hiva, dans un entretien à l'hebdomadaire Tahiti Pacifique en novembre dernier. Même les Australiens sont rentrés dans la pétition. Car les Marquisiens sont bien incapables de faire cette propagande sur Internet. Je

connais ma population, ceux qui sont contre sont mal informés.» Certains signataires, qui ont peu apprécié cette démonstration de mépris, se sont déchaînés sur les réseaux sociaux. Et en réalité, la pétition a été lancée par une Tahitienne qui étudie en Australie.

A Ua Pou, quatre gigantesques colonnes de basalte veillent sur la baie de Hakahau, tels des génies tutélaires. C'est ici que Rataro Ohotoua, 52 ans, a fondé en 2016 Tuhuna Vaka, une école de vaka, la traditionnelle pirogue à balancier qui a permis aux Polynésiens de conquérir les îles du Pacifique au premier millénaire de notre ère. Les collégiens d'Ua Pou, 270 élèves (pour 2 200 habitants),

garçons et filles de 8 à 18 ans, y viennent une fois par semaine après les cours pour s'initier à l'art de la navigation. Une équipe de six jeunes rameurs s'élance sur la mer, houleuse ce jour-là, prenant garde aux vagues traîtresses, utilisant les déferlantes pour revenir sur la plage. Quelques talents ont déjà été repérés et



Le banian est un arbre sacré aux Marquises. Les plus grands, comme celui de

Kamuihei, à Nuku Hiva, servaient de sépulture aux chefs défunts.



Retourner aux origines après 150 ans d'acculturation au modèle français n'est pas une mince affaire... Certains poussent cette ambition sur le terrain politique. En 2016, les tavana (chefs) des Marquises du Sud (Tahuata, Hiva Oa et Fatu Hiva), emmenés par Felix Barsinas, le président de la Codim, ont demandé à être séparés de la Polynésie française. Au grand dam d'Edouard Fritch, le président de cette collectivité d'outre-mer, qui s'est insurgé contre une démarche qualifiée de «séparatiste».

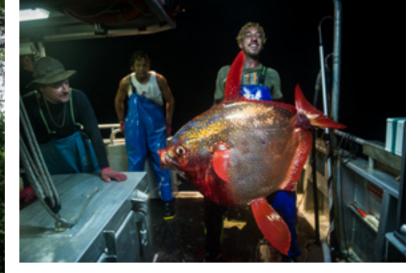
Pour trouver l'âme sœur, il faut changer d'île

Tout au sud de l'archipel, les falaises ombrageuses de Fatu Hiva plongent à pic dans l'océan. Ses reliefs tranchants, qui surgissent du maillage serré des manguiers, des citronniers et des bananiers, semblent avoir été affûtés la veille. L'île n'est accessible que par la mer. Le cargo est le seul lien matériel entre ses 650 habitants et le reste du monde, les approvisionnant en gasoil, épicerie, matériaux de construction... Stevie Touaitahuata, 19 ans, né sur l'île de Tahuata, a choisi de venir à Fatu Hiva, auprès de sa sœur Marie et de son beau-frère Tahiki, dans l'espoir de rencontrer l'âme

sœur. «A Tahuata, il n'y a que des membres de ma famille, dit-il. Je ne peux pas me marier avec une cousine, il faut renouveler le sang. Et ici, il y a une fille que j'aime bien...» Il rêve ensuite de retourner à Tahuata pour y fonder une famille à son tour et y cultiver son faapu, le jardin potager des Polynésiens. En attendant, Stevie gagne quelques centaines de francs Pacifique en vendant le coprah tiré des noix de coco, juste de quoi s'acheter un paquet de Bison, le tabac à rouler des Polynésiens. Il se nourrit de mangues, fait du troc avec les voisins, apprend à pêcher avec les aînés et à chasser la chèvre sauvage avec son beau-frère, sculpteur de tikis - ces statues anthropomorphes que l'on dit chargées de mana, le pouvoir spirituel. Une vie loin de tout, mais peut-être au plus proche de l'essentiel.

Aline Dargie (texte traduit de l'anglais et adapté par A. Maume)

lls nous ont aidés pour la réalisation de ce dossier : Air Tahiti Nui (airtahitinui.com)







Au large d'Hiva Oa (en haut), les marins du *Phœnix* ont pêché un spécimen rare, un saumon des dieux, qui peut mesurer jusqu'à 2 m! Thons rouges, espadons, barracudas... les eaux de l'archipel regorgent de poissons, comme par exemple, dans la baie des Vierges, à Fatu Hiva (en bas).





22 GEO